

JORN DE PRÉCY

Le jardin perdu

ESSAI TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARCO MARTELLA

un endroit où aller
ACTES SUD

L'ÉNIGME JORN DE PRÉCY

On sait peu de chose sur Jorn de Précý. Les quelques éléments biographiques que nous possédons sur lui semblent souvent épaissir le mystère de son personnage au lieu de l'éclaircir.

Discret, isolé de ses contemporains, vivant presque comme un ermite, de Précý a influencé en profondeur l'art des jardins, notamment anglais. Son traité *The Lost Garden*, publié en 1912, circule encore dans les écoles d'horticulture britanniques, même s'il ne fait jamais partie des programmes officiels des cours. Un exemplaire abondamment annoté de l'ouvrage fut trouvé dans la bibliothèque du célèbre paysagiste anglais Russell Page après sa mort. Le grand concepteur de jardins brésilien Roberto Burle Marx affirma avoir perçu pour la première fois en lisant *The Lost Garden* les liens entre jardinage et spiritualité. Pourquoi, dès lors, de Précý n'est-il jamais entré dans l'histoire officielle du jardin moderne ? Pourquoi seule une poignée de passionnés à

travers le monde connaît-elle aujourd'hui son nom, vénérant presque sa mémoire ?

Né à Reykjavík en 1837, fils d'un riche marchand de lointaine ascendance bretonne, Jorn de Précy quitte l'Islande en 1854. Il possède une fortune considérable, peut-être un héritage, lui permettant de vivre de ses rentes. Il visite Rome et la Toscane. Il passe un an à Venise et deux à Paris. Là, il entame une carrière d'écrivain dont il ne reste malheureusement aucune trace. Les frères Goncourt font de lui un portrait teinté d'ironie dans leur *Journal*, où ils évoquent un "jeune Islandais au regard absent, perdu dans quelque rêve étrange, mais capable de s'émouvoir jusqu'aux larmes s'il se trouve nez à nez avec une rose à peine éclosée ou un chêne séculaire au Jardin des plantes". En 1861, il s'installe en Angleterre. Il vit quelques années à Londres, puis dans l'Oxfordshire, où en 1865 il achète le jardin de Greystone. Il ne le quittera que rarement, pour ses visites de parcs à travers le Royaume-Uni.

Qui était Jorn de Précy ?

Un homme distant, à la fois timide et arrogant. Parfois froid, même envers ses amis, il était capable de générosité et d'élans soudains du cœur. Ses yeux d'un bleu glacial mettaient ses interlocuteurs mal à l'aise mais ils savaient exprimer également une empathie profonde. On ne lui connaît pas d'aventures

sentimentales et, mise à part sa fidèle amie Gertrude Jekyll, la célèbre jardinière, il n'a pas entretenu de relations, même amicales, avec des femmes. Il vivait dans sa grande maison au centre du jardin de Greystone, qu'il appelait parfois, en citant Chateaubriand, "mon cher désert". Un peu plus loin, dans un cottage, habitait son jardinier, Samuel Bloch, embauché vers 1892, à l'âge de vingt-sept ans, le seul jardinier qui eût jamais travaillé à Greystone. Sur l'unique photo que j'ai retrouvée du site, de Précy est avec lui, un jeune homme à l'aspect plaisant, souriant et au regard ouvert. Tous les deux, le gentilhomme et le jardinier, ont une bêche à la main. Ils viennent de creuser un trou où ils s'apprêtent à installer un jeune cèdre.

De Précy était un jardinier-philosophe, bien que son rapport à la philosophie soit plutôt problématique. Il se moquait volontiers des penseurs "professionnels" de son temps, se méfiait des théories et des systèmes philosophiques et se limitait, le plus souvent, à énoncer ses idées sans chercher à les approfondir ou à les étayer. En effet, plus que *penser* en philosophe, de Précy *vivait* en philosophe. Comme les grands penseurs de l'Antiquité, il essayait avant tout d'incarner une vision du monde, une philosophie de l'homme, un idéal de vie. Ainsi, Greystone est, toute proportion gardée, l'héritier des grands jardins

philosophiques du passé, comme ceux d'Épiqueure ou d'Érasme de Rotterdam.

Certaines idées contenues dans *The Lost Garden* font désormais partie de notre vision du monde contemporain. Mais elles étaient, en plein positivisme, très en avance sur leur temps : la solitude de l'homme-masse, la prolifération de ces espaces que l'anthropologue Marc Augé appelle "les non-lieux de la surmodernité", le nomadisme de l'individu moderne.

En matière de jardinage, de Précy anticipe sur les pratiques naturelles, ou "bio", aujourd'hui à la mode. Sa vision du jardin sauvage fut élaborée bien avant que l'écologie moderne attire l'attention du public sur les menaces qui pèsent sur les écosystèmes les plus fragiles ou sur la biodiversité. L'utopie de l'homme comme "jardinier de la terre", que de Précy présente dans un chapitre de son traité, on la retrouve à la fin du XX^e siècle dans le "jardin planétaire" du paysagiste Gilles Clément. Ce dernier ne connaît probablement pas de Précy, mais son idée de "jardin en mouvement", où les plantes se ressèment librement et où le jardinier se limite à réguler le flux de la vie sauvage du jardin, se trouve déjà ébauchée dans certaines pages de *The Lost Garden*.

La précocité de cette sensibilité écologique est surprenante. En réalité, dès la fin du XIX^e siècle, une conscience environnementale a commencé à poindre dans le monde moderne. Une nouvelle branche de la biologie, l'"écologie", étudie déjà l'écosystème comme

un jeu d'interactions auquel l'homme participe au même titre que les autres espèces vivantes. De plus, à la même époque, certains penseurs marxistes anglais mettent en relation les déséquilibres sociaux et économiques provoqués par la révolution industrielle avec la dégradation du milieu, tant sur le plan paysager que naturel. Aux Etats-Unis, les naturalistes s'inquiètent du danger que représentent l'urbanisation et l'agriculture intensive pour la flore indigène et la faune.

Certes, l'approche de Jorn de Précý est encore rudimentaire par rapport à l'écologie contemporaine et résulte davantage d'une vision poétique et spirituelle de l'homme. Plus que la théorie actuelle du développement durable, elle semble anticiper l'écologie "profonde", holistique, mais aussi le mouvement hippie. Comme les penseurs de la contre-culture des années soixante, de Précý est en effet influencé par les philosophies de la libération orientales, notamment le taoïsme et le bouddhisme, dont les idées ont pénétré en Europe dès le XIX^e siècle. Comme eux, il préconise le retour à une nature primitive, pas encore corrompue par la civilisation, une rupture radicale avec le consumérisme et le conformisme intellectuel de la société de masse. On ne s'étonnera donc pas de trouver, parmi les nombreuses chansons que Bob Dylan a composées et jamais enregistrées dans les années soixante, une ballade appelée *Jorn's Wildflowers*, chantée lors d'une

manifestation contre la guerre au Vietnam à Washington en 1964*.

Greystone était sa grande œuvre, peut-être son seul véritable amour. Le lieu, disaient les contemporains, était merveilleux et inquiétant. Claude Monet, qui le visite en 1906, écrit : “Le jardin de M. de Précy offre des tableaux d’un charme intense et indéfinissable qui vont droit au cœur. Le sauvage s’y mêle constamment à l’artificiel, le rêve à la réalité.” Malgré son air ensauvagé, le parc était toujours ouvert. Pour le découvrir, le visiteur n’avait qu’à sonner à la cloche du portail. Le propriétaire venait l’accueillir personnellement, habillé d’une de ses élégantes vestes un peu fripées et d’un chapeau de paille, suivi par son jardinier. D’un geste courtois, il ouvrait le chemin au visiteur ébahi. Et il lui montrait tout : les recoins les plus cachés du parc, les endroits les plus sauvages de la forêt, où il fallait se frayer un chemin à travers les lianes des clématites, les fleurs et les ronciers. Il évoquait

* L’incipit de la ballade est explicite : “*They say Jorn’s wildflowers have died / but I saw Greystone in a dream last night / and all the roses started to bloom / when I stepped into the garden.*” (“On dit que les fleurs sauvages de Jorn sont mortes / mais moi, j’ai vu Greystone en rêve la nuit dernière, / et toutes les roses se sont mises à fleurir / lorsque je suis entré dans le jardin.”)

pour lui, avec son fort accent islandais, le jour où il avait planté tel ou tel arbre. Il lui indiquait avec orgueil les orchidées qui poussaient cachées dans les prairies, en écartant l'herbe haute avec la pointe de sa canne.

Le titre du traité, *The Lost Garden*, fait autant référence à la marginalisation du jardin dans le monde moderne qu'à l'avenir incertain de Greystone. N'ayant pas d'héritiers, de Précý avait décidé de léguer le domaine à son jardinier. Samuel s'en occuperait avec amour, certes, mais ce dernier non plus n'avait pas d'enfants. Que deviendrait le jardin à sa mort ?

Les craintes de Jorn de Précý étaient, malheureusement, fondées. Greystone tomba dans l'abandon dans les années trente, après la mort de Samuel, et devint une jungle. En 1956, le domaine fut racheté et transformé en hôtel de luxe. Plus rien ne reste aujourd'hui du jardin ancien, à part quelques vieux cèdres et le tracé des allées principales, désormais goudronnées et bordées de bégonias, les fleurs que de Précý détestait le plus.

The Lost Garden est un traité singulier. C'est, en quelque sorte, une "biographie jardinière". On y lit en filigrane la vie, les passions et les amitiés de Jorn de Précý, les jardins qu'il a connus et aimés le plus. Les thèmes traités détonnent par rapport à la littérature sur les jardins de l'époque. Ceci explique, peut-être, le retentissement limité du livre. Publié à deux

mille exemplaires, à compte d'auteur, il ne fit l'objet d'aucune critique dans la presse spécialisée à sa sortie. Mais ces deux mille livres continuent à circuler. Il peut arriver de tomber par hasard sur un exemplaire noirci de terre dans un marché aux puces de Londres (c'est ce qui m'est arrivé il y a trois ans, et qui a marqué le début de mes enquêtes sur le jardinier islandais), dans une petite bibliothèque de province ou dans le salon d'un des "fidèles" de Jorn de Précý éparpillés à travers le monde.

Le traité et une poignée d'articles sont les seules traces que nous avons de lui et de sa vie solitaire consacrée au jardin. Rien ne reste, à ma connaissance, de sa correspondance, si ce n'est un petit mot froissé. Il fut découvert par hasard dans la bibliothèque de Greystone lors des travaux de construction de l'hôtel, s'échappant des pages d'un exemplaire du traité, là où de Précý l'avait probablement oublié aussitôt après l'avoir écrit*. Il était visiblement adressé à son jardinier :

La première gelée de l'hiver est aux portes. Cet après-midi, n'oubliez pas de rentrer le citronnier en pot dans la véranda. Comme chaque hiver, oui, et depuis tant d'années...

* Il appartient à l'actuel propriétaire de l'hôtel, qui le conserve jalousement dans le coffre-fort de son bureau.

Tout cela vous le savez, je le sais, et ces mots que je vous laisse ne servent pas à grand-chose. Le jardinier, c'est vous. Moi, même ici, même à mon âge, j'ai le sentiment de n'être qu'un imposteur, un faux jardinier. Continuez donc à être patient avec moi, Samuel. Le ciel annonce la pluie, la maison est glacée, et il est temps d'allumer un feu dans la cheminée. Je vous attends ce soir pour le thé. Comme toujours, vous me trouverez accoudé à la fenêtre du salon, en train de regarder dehors, jamais fatigué d'attendre."

Jorn de Précý mourut le 12 novembre 1916. Il est enterré dans le cimetière du village de Chipping Norton, dans l'Oxfordshire, à quelques pas des murs de clôture de son jardin perdu.

MARCO MARTELLA